

—Oui, l'assassin de Jean Tournil, le garde-chasse, le misérable qui m'a tué mon homme et qui vous a pris votre père... Je savais bien que Dieu me devait une vengeance et que tôt ou tard il jetterait le coupable sur ma route... Voilà le bouton et le fragment de drap ramassés sur le lieu du meurtre, le bouton est semblable à la garniture de la veste... Le morceau de drap correspond à cette déchirure... Parle ! parle ! Claudin, aide-moi à venger celui que je pleure d'puis tant d'années, celui qui a lâchement tué ton père au coin d'un bois... Où l'as-tu rencontré, dans quelle occasion t'a-t-il jeté ce vêtement sur les épaules ?

Claudin tremblait de tous ses membres.

La pensée qu'il avait vécu durant de longues années près du meurtrier de son père le louchait, et, comme sa mère, il se sentait avide de savourer une vengeance tardive ; mais en même temps, il se souvenait que cet homme était avec Mathia le seul être qui lui eût témoigné de la compassion. S'il vivait, ne le devait-il point au chasseur ? S'il était demeuré honnête au milieu de ces misérables, le chasseur n'était-il pour rien dans les victoires remportées ? Dans ce jeune cœur dont rien n'avait émoussé la droiture s'élevait un conflit terrible.

Maxime, les yeux attachés sur Claudin, se demandait lequel des sentiments qui l'agitaient triompherait. Serait-ce la justice et la miséricorde ? Deviendrait-il l'allié de sa mère en demandant avec elle le châtiement de l'assassin ?

—Mère, dit-il, je te dois la vérité, et la voici comme je la dirais à des juges, et comme Dieu même la connaît... Le chasseur entra dans le groupe des bohémiens le jour où Germas m'enleva, tandis que je ramassais du bois avec mon frère Georges... Je crois me souvenir maintenant qu'il parut surpris et attristé en me reconnaissant. Mais, depuis ce moment, il m'a protégé contre tous : me défendant quand Raski voulait me châtier, partageant son pain avec moi quand on me refusait à souper, et me remettant une partie du produit de sa chasse lorsque je revenais sans argent... Je ne sais pas s'il a commis un crime, mais je me souviens qu'il m'a souvent serré dans ses bras, et que je dormais à ces côtés. Quand tous me haïssaient, il était seul à m'aimer...

—Et si nous vivons tous deux, Catherine, ajouta Maxime Vilhardouin, c'est que le chasseur s'est exposé à la mort pour nous sauver.

—Quand il n'aurait pas eu le courage de maltraiter l'enfant, en a-t-il moins assassiné le père ? demanda Catherine d'un accent farouche. Oh ! que Dieu ne le mette jamais sur ma route, car, le serment fait, je le tiendrais : celui qui a tué d'une balle mon Jean bien-aimé, celui-là montera sur l'échafaud.

La veuve leva les deux bras vers le ciel avec un geste tragique, effrayant chez cette femme simple, dont la vie s'écoulait dans l'accomplissement des plus humbles devoirs.

Ni l'enfant, ni Maxime ne répondirent.

Un moment après, la veuve enfermait dans le tiroir, où elle gardait seul jadis le bouton désargenté, la veste de drap qu'elle venait d'ôter à son fils.

XXII

SOUS LE TOIT EN RUINES

A travers le bois feuillu, un homme marchait avec des allures de fauve. Au moindre bruit, il s'enfonçait sous les cépées ou disparaissait dans un buisson. L'oreille dressée, l'allure lasse, vêtu de lambeaux, les mains et le visage déchirés par les branches qui le fouettaient au passage, il semblait, en dépit de sa course inquiète et tortueuse, se diriger vers un but précis. Il avait sans doute habité le pays, car il paraissait reconnaître certains arbres, certains blocs de grès, et en faire des points de repère de son voyage. Arrivé à une espèce de clairière, il poussa une sorte de gémissement à la vue d'une croix de bois dont les deux bras soutenaient des couronnes de mousse. Il ralentit le pas, s'approcha de la croix, et soulevant les guirlandes, il lut péniblement

A LA MÉMOIRE DE JEAN TOURNIL

ASSASSINÉ A CETTE MÊME PLACE

Après être resté un moment silencieux devant ce fruste monument, il s'éloignait quand son pied heurta un objet caché dans l'herbe. Il le releva, puis le tourna dans ses grosses mains, avec une sorte de curiosité pénible.

—La pauvre vieille est venue là ! murmura-t-il, elle a prié pour deux, pour Jean d'abord, pour moi ensuite... Oh ! je la reverrai, quand pour cela je devrais traverser le village, et courir le risque d'être arrêté... Mais qui me reconnaîtrait ? Je suis bien changé depuis huit ans, et l'eau de la vieille Tzigane a dénaturé la couleur de ma chevelure... Pauvre femme ! pauvre femme !

Il serra dans la poche de son pantalon le chapelet qu'il venait de ramasser, puis il reprit sa route d'un pas de plus en plus alouidi.

La tête penchée sur la poitrine, les lèvres agitées par un tremblement nerveux, s'appuyant sur un bâton coupé dans la forêt, et dont il se servait afin de se ménager une trouée parmi les ronces et les buissons d'épines noires, il continua son chemin en droite ligne sans se préoccuper de suivre les sentiers ménagés par les piétons.

Un nom sur les lèvres, il allait à travers les halliers.

Il aperçut vers le milieu du jour les ruines d'une maisonnette. Le vent avait arraché les volets de leurs gonds, disloqué la porte vermoulue, effondré le toit de tuiles moussues, et jeté à terre une partie du pignon gauche.

Par les croisées sans vitres, on pouvait distinguer, dans l'ombre, un lit sordide dont les rats avaient éparpillé la paille et une huche à pain ouvrant d'une façon sinistre ses deux battants vides. Un escabeau restait devant le foyer encombré de cendres et de suie. Cette demeure, dans l'angle de laquelle logeaient les chauves-souris, était d'un aspect si lamentable que le voyageur s'arrêta avant d'avoir le courage d'en franchir le seuil.

A la fin, triomphant de son hésitation, il poussa le battant de la porte, qui retomba derrière lui avec un bruit morne, puis il parcourut du regard la chambre vide où tout attestait un long abandon. Le crucifix de plâtre ne pendait plus que par un de ses bras au gibet de bois noir ; une simple image mettait un lambeau bariolé le long de la muraille. Des broussailles, jetées dans l'âtre, attestaient que récemment on y avait fait du feu. Evidemment, la créature qui jadis habitait cette maison déserte, l'avait depuis longtemps quittée ; mais les tâcherons, travaillant dans la forêt, en avaient fait un gîte pendant l'orage. Plusieurs peut-être y logeaient. Le voyageur poussa la porte et se trouva dans un cabinet sombre. Il n'y resta qu'un moment. La dernière fois qu'il était entré, des hommes de justice le guettaient ; il s'en souvenait, et sa mère l'avait caché, sa mère qui pourtant le savait coupable.

Sa mère ! Une sainte...

Qu'était-elle devenue ?

Il tomba sur l'escabeau... appuya son front dans ses mains et pensa. Ainsi qu'une suite de tableaux se succédant dans des vues dioramiques, il vit se dérouler devant lui son enfance au grand air, libre, heureuse. Le visage de son père lui apparut dans sa loyauté sereine, un peu lourd, comme ceux des paysans dont le front reste courbé vers le sol. Puis sa mère passa devant lui : d'abord belle et robuste paysanne, puis mère anxieuse, se demandant déjà ce que ferait de sa jeunesse le fils dont les instincts trahissaient tant d'indépendance. Lentement, à mesure que lui-même avançait en âge, le visage de la mère devenait plus soucieux. Il finissait par s'empêtrer de tristesse, et cette tristesse accusait plus le mauvais fils que ne l'auraient fait des reproches. Pendant que le vice le prenait et le conduisait à l'abîme, la douleur enfonçait tour à tour ses glaives dans le cœur de la mère ; mais l'ingrat refusait de voir couler le sang de ses blessures, et, loin de la fermer, il agrandissait la plaie. Enfin sonnait une heure terrible, pendant laquelle la haine le poussa au meurtre, et quand il rentra dans la maison qu'habitait sa mère, il était devenu indigne de la presser dans ses bras.

Des années avaient passé depuis ce crime ; il avait couru comme le Juif errant à travers le monde, sans jamais se fixer nulle part, vivant au milieu de nomades propres à tout, hors au bien : maquignons, étameurs, saltimbanques, charletans, vivant de rapines et se croyant le droit de dimer sur la propriété d'autrui. Sans doute, il n'avait voulu, dans leur troupe, qu'une sorte d'appui.

Seul, il eût été découvert trop vite. Au milieu d'une tribu de tziganes, il n'était qu'un bohémien de plus. D'ailleurs, un lien l'attachait à ces misérables : l'enfant volé, qu'il s'était pris à aimer à la façon des désespérés. Cette innocence souffrante attirait ce damné de la vie. Cette âme candide le séparait de son passé et du présent. Il n'était point jusqu'à cette Mathia qui ne l'eût attendri par l'amertume des regrets donnés à la pauvre Néra, laissée froide et rigide dans les grands bois profonds. Ces deux êtres l'avaient aimé. Ignorants de son crime et le voyant s'abstenir même d'une faute, ils le chérissaient. Et tant qu'il put vivre entre eux, il jouit d'une sorte de bonheur.

Mais une nuit, Mathia se glissa entre les maringotes et disparut ; l'enfant volé sauta en croupe du cheval d'un voyageur dont Raski commandait le meurtre, et cet homme qui avait tué, révolté à la pensée d'un assassinat, s'était enfui du camp des tziganes.

RAOUL DE NAVERY

A suivre